

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

En 1964... Culture et image photographique

Dans Echos de Saint-Maurice, 1999, tome 94a, p. 39-45
Numéro spécial centenaire « Cent ans d'Echos »

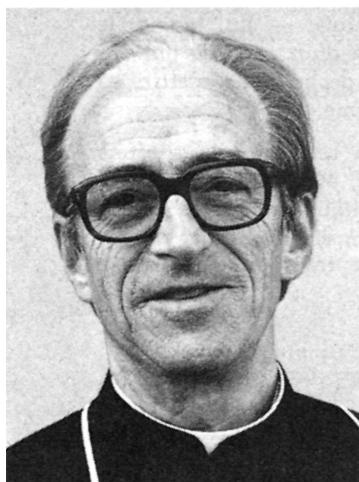
© Abbaye de Saint-Maurice 2014

1959-1969

En 1964...

Culture et image photographique*, télévision et internet, multimédia et Cdrom interactifs...

L'image a pris la place de l'esprit et s'impose à «l'espace mental». Avant que les réalités virtuelles n'envahissent nos vies, en grand pédagogue, le chanoine Vogel, féru de Lettres et de cinéma, se souciait d'enseigner aux jeunes une approche de l'image.



L'auteur:

Chanoine Joseph Vogel
(1922-1989).

Licencié ès lettres de la Sorbonne, il consacre sa vie à l'enseignement. De 1967 à 1976, il fut directeur du Collège Saint-Charles à Porrentruy. Entre 1979 et 1984, il remplit la charge de prier de l'Abbaye.

* *Les Echos de Saint-Maurice*
62^{ème} année, janvier - février 1964, n° 1,
pp. 9-22.

Culture

et image photographique

On ne court pas grand risque de passer pour un original en affirmant que l'invasion de l'image photographique met la culture en état de crise. Mais, au lieu des plaintes qui ne manquent guère d'accompagner en général un diagnostic aussi alarmant, les pages qui suivent voudraient faire entendre une voix moins délibérément pessimiste. Elles n'avaient qu'une ambition bien modeste, mais d'autant plus chère à leur auteur : donner, pour le plaisir, l'agrément d'une fausse note dans un concert de lamentations.

L'image photographique partage le sort commun, et cela d'autant plus qu'elle est ambiguë par essence et comporte même comme une préordination à un emploi défectueux.

Avec les travaux de Niepce et Daguerre, entre 1820 et 1830, nouvelle révolution : l'image s'émancipe au point de se passer maintenant de tout « imagier ». Ce n'est plus l'homme qui reproduit le réel, mais le réel lui-même qui se reproduit sur une plaque de verre pour être ensuite fixé sur le papier. L'invention de la photographie va poser les problèmes de culture en des termes nouveaux, la part créatrice de l'homme étant cette fois — du moins le croyait-on — limitée à la construction d'un appareil qui enregistre tout seul, n'exigeant qu'un dé clic pour mettre en branle un processus chimique autonome.

Mais la nouvelle invention ne fera sentir tous ses effets que du jour, à l'extrême fin du siècle, où l'imprimerie saura l'utiliser. Dès lors l'image photographique, multipliée à l'infini par la typographie et l'héliogravure, envahit la vie sociale, met en état de crise la culture traditionnelle, tend à créer une « civilisation de l'image »³

Nous avons noté plus haut que l'invention de la photographie, permettant une image sans « imagier », avait complètement modifié la façon dont s'était posé jusqu'alors le problème, au temps où l'image exigeait de l'homme une activité *créatrice*.

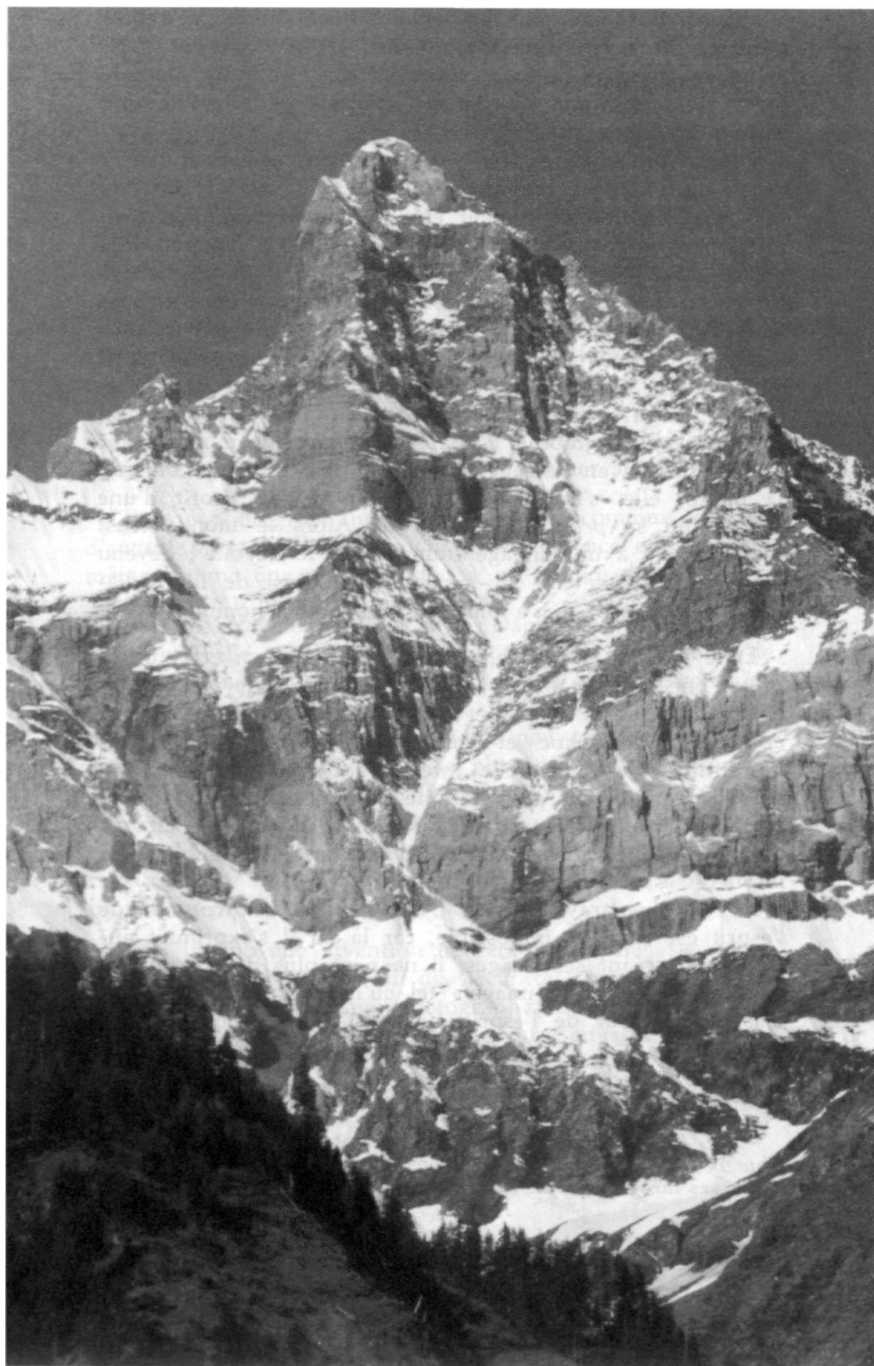
Roger Munier en a pris occasion récemment pour lancer contre la photographie une brillante offensive⁵. Pour lui, une image véritable ne peut être qu'une *imitation* du réel, et par conséquent toujours distincte de lui. C'est pourquoi on se leurre, pense-t-il, à qualifier de ce nom une chose (la photo) qui reproduit le monde comme une donnée brute, sans l'interprétation d'un regard humain.

C'est pourquoi la Joconde, par exemple, est un tableau avant d'être Monna Lisa ; mais, sur une page de Paris-Match, Brigitte Bardot est d'abord Brigitte Bardot, avant d'être une photographie. Si dans la peinture le monde subit une traduction en langage humain, s'il *est dit par l'imagier*, la photo, elle, s'efface en tant qu'image au profit d'une réalité qui *se prononce elle-même*. Alors le monde n'est plus matière à un langage humain qui le dévoile ; devenu langage, il se dévoile lui-même. Privé ainsi de la médiation d'un regard, il n'a plus de sens pour l'homme.

Et le mal est irréparable. On ne peut pas en effet interpréter une photographie comme on interprète le réel. Celui-ci, ayant déjà sur le papier une « forme imaginaire » (tout en restant lui-même et rien que lui-même) n'est plus susceptible d'une nouvelle interprétation « imaginaire » au second degré. D'où l'impossibilité de dialoguer avec la photographie comme avec le réel : le monde se profère et l'esprit ne peut répondre. Il reste comme fasciné, comblé mais inerte : c'est le silence du vide.

Il y a plus grave encore. L'activité la plus profonde de l'esprit est devenue impossible, car là où il s'exprimait autrefois en créant ses images, il ne peut plus désormais que se servir de ce « réel-image » tel qu'il se profère lui-même. L'aspect créateur de l'esprit n'a plus à sa disposition que

⁵ Cf. Roger Munier, *L'image fascinante*, dans la revue *Dio-gène* N° 38 (2^e trim. 1962), pp. 91 et suiv. L'auteur a paraît-il repris ses thèses dans un volume que je n'ai pas lu.



Cime de l'Est, Dents-du-Midi

ce qui est déjà. Il se calque dès lors sur le monde, et au lieu de se l'assimiler, il s'assimile à lui : ce qui était emprise de l'esprit sur le monde est maintenant emprise du monde sur l'esprit.

Si tout cela était vrai et sans remède, pauvres de nous ! Mais toute la thèse de Munier repose sur un postulat, souvent vrai dans les cas singuliers, mais qu'il est abusif de transformer en axiome universel.

Munier essaye bien de prouver que la photographie ne peut être, au même titre que la peinture, interprétation de la réalité. Mais son argumentation, assez peu claire, ne convainc pas. Elle se heurte d'ailleurs aux faits. Même si on lui accorde que le cadrage et l'angle de prise de vue n'ont rien à voir en l'occurrence (ce qu'il faudrait prouver mieux qu'il ne le fait) il restera toujours que d'un même objet on aura autant de photographies que de vrais photographes. Munier semble faire trop bon marché du *libre choix*, par le photographe, d'une foule d'éléments (grain et sensibilité de la pellicule, diaphragme et temps de pose, filtres et objectifs, qualité et teinte du papier, etc.) qui donneront une photographie dure, claire, contrastée, floue, paisible, agressive, mystérieuse, brillante, mate ou je ne sais quoi encore.

Et aussi, il y a le *moment*. C'est grâce à lui surtout que la photographie, traitée par un homme qui a une vision personnelle de l'univers et qui sait utiliser les possibilités techniques de son appareil, est donatrice, non moins que la peinture, d'un monde interprété. Saisissant l'objet au moment et sous la lumière qui sont, aux yeux du photographe, les circonstances privilégiées où cet objet est totalement lui-même dans sa plus grande signification, elle fait voir ce qu'on regardait sans le voir. « La photographie est le moyen de capturer le moment, non pas n'importe quel moment, mais le moment important, le moment unique entre tous, où votre sujet est pleinement révélé, ce moment privilégié qui vient une fois et n'est plus répété⁶. »

⁶ E. Weston, cité par Daniel Masclet dans *Civilisation de l'image*, p. 72.

Le choix de ce moment est transfiguration du réel : il fixe, sur un être nécessairement changeant, son masque d'éternité. Non pour le figer dans l'immobilité de la mort, mais au contraire, le soustrayant au temps corrompateur de toute vie, pour le garder à jamais dans le frémissement de l'instant.

Et l'on peut appliquer à la photographie ce que disait Jean Grenier dans son *Essai sur la peinture moderne* : « Il me semble que les artistes qui nous touchent le plus au cours des âges, sont ceux qui ont su garder les masques sur les visages, ou plutôt qui ont su en inventer... Le sortilège du masque n'est pas dans le masque, mais dans cette imperceptible distance qui le sépare du visage et sauve celui-ci du quotidien.⁷ »

Sauver le quotidien du quotidien, manifester cet au-delà de lui-même qu'il porte en lui, appartient à tout art de représentation. Et c'est ainsi que la photographie est un art : le savent bien les quelques grands photographes qui ont compris que la beauté de leur image naît au moment où elle cesse de ressembler à son modèle pour le fixer dans son aspect d'éternité.

Combien rares de telles photographies ! Or « en raison de son origine physico-chimique, toute photographie qui n'est pas un chef-d'œuvre n'est guère qu'un décalque »⁸.

Supprimez les chefs-d'œuvre, et Munier court grand risque, hélas, d'avoir au moins partiellement raison. Éliminez les photographes qui sont des contemplatifs et des poètes, et toutes les craintes deviennent possibles. Or les chefs-d'œuvre n'abondent pas dans nos illustrés, ni, sur les chemins de l'actualité, les reporters qui ont une âme de contemplatif.

Et pourtant, exception faite des photographies qui n'ont qu'un but strictement utilitaire, d'information ou de pédagogie par exemple, les autres ne trouvent de justification que par leur beauté. C'est, comme l'a dit quelqu'un, la

⁷ Cité par Jacques Blanc, *ibid.*, pp. 45-46.

⁸ D. Masplet, *ibid.*, p. 76.

condition de leur validité morale. Il faut donc exiger qu'elles aient un style, qui en fasse d'authentiques œuvres d'art.

Méfions-nous cependant de ce qu'on appelait jadis la « photographie d'art ». Le nom n'existe peut-être plus, mais on continue de proposer à notre admiration ces œuvres d'une prétendue beauté formelle, où la recherche du style n'aboutit qu'à une rhétorique creuse. Evoquant de telles images, aussi vides spirituellement que stylistiquement réussies, Daniel Masclet parle à bon droit de « la triste perfection de tant de photos qui n'ont rien à dire et le disent si bien.⁹ »

Mais lorsque le photographe traduit en termes de beauté sa vision personnelle du monde, il provoque la nôtre et tout à la fois affine notre sens intérieur et enrichit notre âme.

N'est-ce pas là ce que nous reconnaissons au début comme la culture véritable ?

L'invasion de l'image dans notre vie est un fait irréversible. Tant qu'il y a une chance de pouvoir l'utiliser au bénéfice de l'homme, il faut jouer le jeu, lucidement, mais résolument. Pratiquer la politique de l'abstention, du dédain ou de l'hostilité, c'est courir infailliblement à « cette défaite qui attend tous les absents de l'histoire ».

On peut regretter que l'homme moderne ne se nourrisse pas que de philosophie abstraite et d'idées pures. Mais cela n'avance pas à grand-chose, et rien ne prouve d'ailleurs que ce soit effectivement regrettable. Si, par l'œuvre d'art, l'âme est concernée non moins que le corps, qu'y a-t-il de plus pleinement humain que cette active émotion où, tandis que le spirituel se découvre lui-même charnel, le plaisir des sens se fond avec celui de l'intelligence ?

Le problème se réduit donc avant tout à une tâche de formation, des jeunes en particulier. Si on leur donne le goût des *belles* images, si on leur montre non seulement de *bons* films, mais aussi (surtout?) de *beaux* films, leur culture humaine, loin d'en souffrir, ne pourra qu'y gagner.

Joseph VOGEL

⁹ Ibid., p. 76.